

GÉRARD SIEGWALT

LE DÉFI SCIENTIFIQUE

L'ébranlement de la civilisation moderne - l'Université
et la théologie - et la sauvegarde de la création

Écrits théologiques III

en 5 tomes

L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE¹

Les Églises en Alsace interpellées et interpellant

377

Si nos Églises interviennent dans le débat nucléaire, il faut reconnaître qu'elles ne viennent pas en premier; leurs réflexions se situent dans une discussion déjà bien en cours, qui sensibilise de plus en plus d'humains, dans un sens favorable à l'énergie nucléaire ou contre elle. Wantant apporter notre contribution au débat en cours, nous partions sur la base de la confession de foi trinitaire, d'une critique de la société actuelle dans laquelle apparaît la question nucléaire², nous exposerons ensuite cette dernière en donnant l'état actuel, puis nous proposerons des éléments pour une approche constructive de tout le problème de l'énergie et du problème de société qui y est impliqué. Nous nommerons finalement quelques pas concrets, en direction d'une société juste, participatoire et écologiquement responsable.

Critique de la société énergétique actuelle

La question nucléaire n'est pas la question fondamentale. Elle s'inscrit dans un ensemble plus vaste, celui de l'énergie en général. La question de l'énergie tient sans conteste la place centrale dans la société contemporaine marquée par ce qu'il est convenu d'appeler la crise de l'énergie; aussi peut-on caractériser cette société de société énergétique.

La question de l'énergie concerne la réalité économique. La société contemporaine est dominée par l'économie. La question de l'énergie - aussi de l'énergie nucléaire - relève d'une certaine conception de la réalité économique; elle est donc seconde par rapport à cette dernière. Aussi

1. Rédigé avec la collaboration, pour les aspects proprement techniques, de R. Carbiener, professeur d'écotoxicologie à la faculté de pharmacie et président de l'AFRPN (Association Fédérative Régionale pour la Protection de la Nature) Région Est, et du pasteur Th. Traumann, de l'AFRPN et secrétaire de la Commission, revu par B. Berger, P. Dietrich, R. Koblöth et F. Moser, et adopté par la Commission, ce texte a paru dans Nature menacée et responsabilité chrétienne, Strasbourg, éd. Oberlin, 1979, p. 13-46.

218

faut-il caractériser la réalité économique avant de traiter directement de l'énergie nucléaire elle-même.

L'économie s'inscrit de son côté dans une certaine conception globale du monde, celle de l'époque moderne, et cette conception est liée à la science. On ne peut séparer économie, conception du monde et science dans le monde contemporain. C'est pourquoi, avant d'aborder la question nucléaire pour elle-même, il faut montrer comment celle-ci est fondée dans une certaine conception de la science, du monde et de l'économie.

Nous avons indiqué, dans l'introduction à cette publication, les raisons et le sens de notre pro-testation¹, c'est-à-dire ce au nom de quoi et ce pour quoi nous élevons la voix. La confession de foi trinitaire que nous avons rappelée, a une portée critique pour la conception de la science, du monde et de l'économie qui est à la base de la société actuelle. C'est cette portée critique que nous exposons ici. Elle vaut au plan général, mondial, au plan national et au plan régional.

Voici les implications critiques de la confession de foi trinitaire.

Au plan général, mondial

1. *Nous protestons contre la conception dominante de la science* (les sciences de la nature), pour laquelle la science n'est pas une connaissance désintéressée, contemplative du réel, mettant l'être humain en rapport avec le réel dans son intégrité. Elle est la réduction du réel d'une part à ce qui en est saisissable selon les méthodes exactes, c'est-à-dire selon certaines

techniques, d'autre part à ce qui en est exploitable, en vue de certaines techniques. Les méthodes exactes conduisent, quand elles sont absolutisées, à des sciences opérantes, quantifiables, qu'on peut appeler dures, parce que réduisant le réel à une partie de lui-même et passant donc sur d'autres parties.

Nous protestons contre l'absence d'autonomie, donc contre l'hégémonie de la science, c'est-à-dire contre le fait d'abord que les recherches et les découvertes scientifiques sont, pratiquement, prises en charge par les structures ou puissances économiques qui, à la fois, donnent l'impulsion à la science et l'exploitent, la soumettant à la loi de l'économisme et coupant la science de la loi qui est la sienne propre.

Nous témoignons pour l'autonomie de la science, c'est-à-dire pour la liberté de la recherche scientifique en vue de la connaissance du réel, de tout le réel.

379

Nous affirmons la responsabilité de la science, le fait qu'elle a à répondre d'elle-même, de ses recherches et de ses découvertes, devant le tribunal de tout le réel, faute de quoi elle ne peut qu'absolutiser tel aspect du réel contre d'autres, ou les uns contre les autres, et briser l'unité du réel, devenant elle-même l'instrument de la division du réel.

Nous reconnaissons la culpabilité de la science qui s'est organisée en sciences plurielles, chacune s'occupant d'un aspect de plus en plus infime du réel, sans organiser également la communion des sciences et donc sans référer les connaissances scientifiques à l'unité du réel et, partant, aussi de cette terre et de l'être humain. La science émietmée est coupable parce qu'anti-écologique, l'écologie étant la science des liens entre les ensembles vivants et leur milieu, étant donc une science de synthèse, d'intégration. La culpabilité de la science tient ainsi à l'absolutisation des sciences, c'est-à-dire à leur atomisation, et à l'absence de pensée, c'est-à-dire d'un effort pour intégrer les sciences en les référant à leur norme qui ne peut être que le réel, mais tout le réel.

La disparité des sciences et l'absence d'unité de la science - cette unité ne pouvant être donnée qu'au plan de la pensée récapitulatrice, qui ordonne toutes les connaissances partielles par rapport à l'unité du réel - expliquent que la science soit devenue la proie facile d'autre chose qu'elle-même, à savoir l'économie. Une maison divisée contre elle-même est toujours avant longtemps la victime d'un intrus - la parole de Jésus, dans Mt 12, 25, peut aussi s'appliquer dans ce contexte.

Nous récusons par conséquent comme fausse l'affirmation de la neutralité de la science. Le pluralisme scientifique, dans le sens d'une vacuité de la connaissance unitaire, c'est-à-dire de la pensée, manifeste ses conséquences dans les impasses actuelles d'une humanité, d'un être humain et d'une terre réduits de plus en plus à leurs éléments constitutifs et privés d'unité et donc d'intégrité.

Nous espérons la rédemption de la science, c'est-à-dire sa théonomie. Elle tient pour les sciences au fait d'être ordonnées à l'unité du réel, pris dans sa totalité, c'est-à-dire aussi bien dans sa dimension de visibilité que dans sa dimension d'invisibilité, et par suite au Créateur. L'ouverture, en effet, à tout le réel, à son unité, implique aussi l'ouverture au Créateur, tout comme la fermeture à tout le réel et à son unité implique la fermeture au Créateur. La rédemption de la science ne peut se faire que par la pensée globalisante qui libère les sciences dans leur absolutisation pour l'étonnement devant le mystère de la création et le mystère du Dieu Créateur qui s'y révèle et s'y cache.

2. Nous protestons contre le dualisme de la conception moderne du monde, c'est-à-dire la division, caractéristique de l'époque moderne, du réel en ce qui relève de la nature et ce qui relève de l'esprit. La nature est considérée comme une réalité « expérimentalement connaissable et objectivable, techniquement manipulable et utilisable. L'Esprit (c) n'est pas pour le propre de l'être humain. //

322

r.... La crise écologique que nous connaissons et qui va de pair avec une crise de l'être humain consiste dans l'opposition croissante de la nature à se laisser réduire à n'être qu'un instrument, à ne remplir qu'une fonction tandis que la crise de l'être humain tient à la disharmonie entre l'esprit en lui et la nature. La nature, en fait, participe à l'esprit, est animée du même souffle qui anime de manière éminente l'être humain, et l'être humain ne se réduit pas à sa qualité d'esprit, mais participe à la nature. C'est là à la fois une évidence au regard de la raison et une affirmation des textes bibliques de la création.

Nous reconnaissons dans le dualisme indiqué une expression de l'aliénation que la théologie chrétienne appelle « chute ». La Bible dit que la relation rompue à Dieu conduit à la rupture de la vraie relation de l'être humain vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis des autres humains, vis-à-vis de la nature et des choses (Gn 3). Nous constatons aussi aujourd'hui, et de manière particulièrement nette à l'époque contemporaine, ces différentes formes d'aliénation, et nous sommes justifiés à penser qu'elles procèdent de l'aliénation fondamentale qui tient à la perte de théonomie de l'être humain. Le monde moderne est un monde sans Dieu. S'il n'en « tourne » pas moins, les impasses que font apparaître les différentes expressions de la crise qu'on a appelée avec raison une crise de civilisation, tant elle touche aux fondements mêmes de notre monde moderne, invitent l'être humain et toute la société humaine occidentale à un changement de mentalité dont le caractère total et donc théologique ne saurait échapper plus longtemps.

Nous avouons la co-responsabilité de l'Église et de la théologie chrétiennes dans la crise actuelle, par suite de l'abandon, par elles, de la nature aux sciences et de la réduction de l'affirmation théologique à l'être humain comme esprit, et ce contrairement à la confession du Dieu Créateur.

Nous récusons toute idée d'une volonté de domination de l'Église et de la théologie sur les sciences de la nature. Nous reconnaissons la légitimité du rejet, à l'époque moderne et par les sciences de la nature, d'une certaine idée ou représentation de Dieu qui niait l'autonomie de la science et selon laquelle la foi devait régir la raison scientifique. Nous affirmons cependant que la crise actuelle due au dualisme de la conception moderne du monde (ce dualisme implique celui de la science et de la foi), renvoie l'une à l'autre la science et la foi, la science pour être attentive à l'unité du réel et pour s'ouvrir ainsi au Créateur, la foi pour rendre compte de Dieu et de l'unité de la création dans, avec et sous le réel donné.

Nous espérons la rédemption du monde aliéné et divisé en lui-même, et donc de la création souffrante (Rm 8, 19 suiv.). Elle sera effective quand le dualisme sera surmonté, quand l'être humain sera réconcilié avec lui-même, avec la nature, avec les autres, avec tout le réel, en étant réconcilié avec Dieu.

Nous affirmons une double nécessité :

1. Celle d'une éthique économique, c'est-à-dire d'une réflexion quant à la norme de l'économie. Cette norme, ce ne saurait être ni le possible ni le rentable, mais ce qui est légitime, compte tenu de la limite de la terre, de ses ressources et de la limite de l'être humain. En raison des limites de la terre, il est illégitime de l'exploiter et de devancer sa fin naturelle par une fin dont l'être humain est l'acteur : les générations à naître ont le même droit à une vie digne d'être vécue que nous. Il est nécessaire que l'économie gère de manière économe cette terre et la cultive et la garde (Gn 2, 15, déjà cité). Pour ce qui est des limites de l'être humain, elles sont définies par ce qui est bien pour celui-ci. Il est illégitime aussi bien que l'être humain de l'hémisphère Nord étouffe dans ses « richesses » et les gaspille et que simultanément le pauvre Lazare du tiers-monde soit privé de l'indispensable. Il est nécessaire que le travail de l'être humain ait un sens dans l'économie de la terre, compte tenu de toute la communauté humaine, avec ses forts et ses faibles, et compte tenu aussi de la destinée véritable de l'être humain qui transcende cette terre.

2. Celle d'une économie de culture, de gestion de la terre, dans le respect de ses équilibres fondamentaux, et dans cette limite, et par là même,

économie de qualité de la vie et aussi de convivialité du fait du sentiment d'appartenance à la même terre et à la même humanité de cette terre. Il s'agit là d'une économie écologique, pratiquant un respect mesuré des différents milieux naturels et donc largement décentralisée et autarcique, sans pour autant nier la solidarité humaine mondiale. Si en effet, au plan économique, les systèmes ouverts sont fragiles, parce que de « monocrature » et frappés du coin de l'économisme, les systèmes fermés, autarciques sont bien plus stables parce que diversifiés et conviviaux. Il s'agit ainsi de réconcilier l'économie et l'écologie, en référant les systèmes ouverts, centralisés, aux systèmes fermés, régionaux, décentralisés, et en les soumettant à la norme écologique d'une économie régionale. Ce n'est d'ailleurs que de cette façon que pourra aussi trouver une solution le problème de l'emploi, les systèmes décentralisés étant créateurs d'emplois.

Nous espérons la rédemption de l'économie, par la soumission des valeurs économiques aux valeurs que constituent cette terre et l'être humain et par son ouverture à la destinée véritable de cette terre et de l'être humain, à savoir le royaume de Dieu.

Au plan national

1. Outre les protestations précédentes qui valent également ici, nous protestons contre le centralisme de l'État qui fixe la politique économique au nom de l'idéologie mondiale de l'économisme et qui parle de nécessités économiques, en particulier à propos de la politique nucléaire, en l'absence de tout débat démocratique véritable. Ces nécessités économiques sont avant tout celles d'E.D.F. et de son monopole d'autant plus puissant qu'il est anonyme parce que fortement centralisé.

2. Nous protestons contre l'anonymat de la politique nucléaire, qui couvre l'amoralisme de l'économisme dominant et donc l'absence de responsabilité aussi bien écologique qu'humaine.

3. Nous stigmatisons le totalitarisme déjà existant, sous le couvert trompeur du libéralisme, de l'économocratie qu'est l'économisme, qui est nettement engagé dès à présent sur la pente de l'État policier et dont la pente naturelle est en train de s'accomplir avec l'État atomique.

4. Nous demandons la poursuite de la politique de décentralisation et donc de régionalisation, aussi au plan économique, et affirmons la nécessité de faire descendre la responsabilité de l'économie dans les régions et les unités intrarégionales, l'État ayant à planifier l'ensemble de l'économie nationale à partir des données et des responsabilités régionales, celles-ci étant ouvertes aux données et aux responsabilités de tout le pays et, au-delà, du monde plus vaste.

5. Nous espérons la *rédemption de l'État*, pour la reconnaissance, par lui, du bien commun qui ne saurait être que celui, en premier lieu, des régions, c'est-à-dire des milieux naturels, écologiques, et humains, culturels, et partant de là, de toute la terre et de toute l'humanité.

Au plan régional

1. *Nous protestons en particulier contre l'aliénation de la région* au profit d'intérêts et de décisions généraux qui, s'ils étaient examinés à partir des données régionales et dans une distance critique par rapport à l'idéologie de l'économisme, s'avèreraient plus ou moins fallacieux.
2. Nous stigmatisons le *gigantisme* qui détermine les réalités économiques et qui passe à côté des données régionales, écologiques et humaines, contribuant à l'aliénation, à tous points de vue, de la région.
3. Nous espérons la *rédemption de la région*, par le développement d'une société juste, participatoire et écologiquement responsable. Car le lieu par excellence d'une telle société ne saurait être autre que la région à qui il incombe et à qui il est possible de réaliser une convivialité responsable, écologique et humaine, et qui soit ouverte au reste du pays et du monde.

L'Énergie nucléaire : état de la question

La question nucléaire a une signification symbolique dans la société actuelle. Cette dernière est centrée sur la question de l'énergie – aussi la caractérisons-nous comme société énergétique – et la question de l'énergie se concentre en dernier ressort dans la question nucléaire. Aussi celle-ci est-elle comme le symbole qui exprime la nature profonde de la société énergétique actuelle.

Ce n'est pas que la question nucléaire, dont nous présentons ci-dessous les principaux aspects, serait seule en cause. Ainsi, pour parler de l'utilisation militaire, il n'y a pas seulement les armes atomiques, il y a aussi les armes biologiques, qui sont d'une très grande nocivité également, ou, au plan de l'emploi civil il n'y a pas seulement les risques de radioactivité liés aux centrales nucléaires, il y a aussi ceux qui sont constitués par l'industrie chimique. Ce n'est donc pas seulement l'énergie nucléaire qui peut être dangereuse. Si elle est symbolique, c'est quelle concentre le caractère dangereux de la société énergétique actuelle à la puissance *x*.

Mais il n'y a pas seulement les risques mentionnés – les risques au plan de la survie – que l'énergie nucléaire fait courir qui sont significatifs. La société énergétique a d'autres caractéristiques qui trouvent leur expression symbolique dans l'énergie nucléaire :

1. La société énergétique est celle d'une *économie de puissance*. Cela vaut centralement pour l'énergie nucléaire. Qui a l'atome, a la puissance. La puissance de la société énergétique-nucléaire se concentre dans des espaces de plus en plus réduits. Le reste de la société dépend de ces concentrations et vit en fonction d'elles. Cela signifie aussi que la puissance est concentrée dans les mains de quelques-uns. C'est une puissance économique et, partant, politique. Ainsi la technologie nucléaire – aussi à usage civil – est une arme de domination, même et également là où elle est exportée : elle peut être à la fois une forme de colonisation pour les puissances exportatrices et une forme de domination pour les puissances importatrices.

2. Le recours à l'énergie nucléaire est justifié, dit-on, par les besoins d'une *économie de croissance*. Celle-ci est une économie de production : il s'agit de produire non suivant les besoins réels des humains, mais suivant des besoins artificiellement créés par la production, afin de faire tourner cette dernière. La production devient sa propre fin. C'est ce qu'on désigne du terme de productivisme. L'économie de croissance est une économie productiviste. On crée constamment de nouveaux besoins, pour entretenir la production. Et pour la maintenir et la développer, il faut de l'énergie.

3. La société énergétique, productiviste, est une *société d'exploitation*. L'économie de croissance repose sur l'exploitation tout à la fois de la nature, du tiers-monde et des humains. L'exploitation, dans le cas de l'énergie nucléaire, peut aller jusqu'à l'annihilation.

4. L'économie de puissance, de croissance et d'exploitation est une *économie fragile*. L'exploitation a des limites : la nature peut résister à l'être humain, comme la problématique écologique le montre à l'évidence ; les pays du tiers-monde et tous les humains exploités peuvent se révolter. La croissance aussi n'est pas infinie, du fait du nombre croissant de bouches à nourrir et des limites de cette terre et de ses ressources. Quant à la puissance, une société dont l'énergie proviendra, après le pétrole, de plus en plus des centrales nucléaires, vit en dépendance de celles-ci ; elle est liée, comme jusqu'ici au pétrole, désormais de plus en plus à l'énergie nucléaire. Une crise nucléaire – par exemple un accident dans une centrale – mettra toute la société qui s'est soumise à la loi nucléaire, en crise, tout comme la crise du pétrole touche toute la société qui s'est constituée autour de cette forme d'énergie. La puissance de la société nucléaire apparaît ainsi en fait comme une dépendance, une fragilité, une faiblesse.

Ces caractéristiques montrent qu'il y va, dans le recours à l'énergie nucléaire, d'un véritable choix de société, d'un choix qui engage l'avenir de l'humanité.

On ne peut changer les choses elles-mêmes qu'en se changeant, qu'en étant soi-même changé. Les puissances ne s'écroulent que le jour où elles n'auront plus de supports. S'y attaquer de front peut être nécessaire, mais n'est pas suffisant ; il faut les rendre inutiles : alors l'histoire passera à côté d'elles, les ramenant à leur vérité qui est qu'elles sont des idoles créées par des humains idolâtres et vidées de leur substance par des humains en quête des vraies valeurs. Changer les choses, c'est mourir à elles, c'est naître de nouveau, naître nouveau, à une vie dans l'espérance d'un monde nouveau. C'est là la véritable révolution, celle qui passe par le changement de soi-même, et qui alors change aussi les choses autour de soi.

3. Commencer : l'être humain, la communauté humaine, la région. Il n'y a pas de solution toute faite. Il n'y a qu'un chemin qu'il faut prendre. On n'atteint pas le but sans prendre le chemin. Le chemin ne commence pas ici ou là, il commence partout, là où des humains commencent à le prendre. Nous avons déjà dit dans ce qui précède (première partie), par-delà la critique de l'état de choses actuel, les éléments essentiels d'une solution autre, et avons donné les raisons, les fondements de cette approche constructive. Nous répétons simplement ici les points essentiels de cette approche nouvelle. Elle part de l'être humain, là où il vit, dans un milieu naturel-et-humain donné. Elle part de la responsabilité de cet être humain, appelé au changement de mentalité qui ne peut commencer que par lui. Elle part de la région, et de la région dans la région, cadre naturel et culturel dans lequel seule une nouvelle communauté humaine, faite de tous ses habitants, anciens et nouveaux, présents et à venir, autochtones et étrangers, peut croître, juste, participatoire et écologiquement responsable, et rayonner de là plus loin. Elle est basée sur la démocratie régionale et elle consiste, au plan de l'économie, à gérer, sous la responsabilité de la région, les ressources régionales, et à tendre vers une autonomie de l'économie régionale. Cela veut dire : à diversifier dans la région les entreprises comme aussi à y utiliser les différentes sources d'énergie régionales. La région ne doit pas être nivelée en une unité uniforme, mais doit être diversifiée en elle-même, à tous points de vue ; c'est là la base de sa stabilité. Par ailleurs, son autonomie économique n'est pas son indépendance, mais au contraire la condition de son plein épanouissement et de sa capacité de solidarité nationale et mondiale.

4. Fessenheim, ça suffit. Quant aux centrales nucléaires, nous disons : Fessenheim, c'est suffisant sinon déjà trop. Rendons inutiles d'autres centrales, prévues, en commençant par le commencement dont il vient d'être parlé. Rendons inutiles si possible Fessenheim elle-même et d'autres centrales déjà existantes au plan national, en contribuant au changement de mentalité personnel et communautaire et en favorisant

la mise en place d'une économie de région et à l'intérieur de celle-ci, de petites régions.

Pas concrets pour aller dans la direction indiquée

Le changement indiqué, dont le fondement est d'ordre spirituel puisqu'il s'agit d'un changement de mentalité, appelle une sensibilisation des esprits, par des pas concrets appropriés. Il est clair que ceux-ci ne relèvent pas seulement de la responsabilité de l'individu, car c'est de tout un changement de société qu'il y va. Mais les changements nécessaires au niveau général impliquent aussi des changements au niveau individuel, et les uns ne vont pas sans les autres. C'est pourquoi nous nommons aussi bien des pas concrets pour la vie individuelle que pour la vie publique. Nous sommes conscients du fait qu'il s'agit là de premiers pas qui en appellent d'autres, mais les autres ont peu de chance d'intervenir si les premiers pas ne sont pas faits. Nous invitons à faire ces pas tous les humains et d'abord les membres et les communautés de nos Églises.

Voici quelques pas concrets, non limitatifs :

Au plan de la vie privée, du changement personnel

1. Apprendre à faire des économies d'énergie dans sa propre maison et à son lieu de travail, par la limitation du chauffage et de l'électricité.
 2. Limiter l'usage de sa voiture à l'indispensable ; quand c'est possible, lui préférer la marche à pied, le vélo ou les transports en commun.
 3. Ne pas gaspiller le pain ni les denrées alimentaires.
 4. Sauter un repas par semaine, par exemple le vendredi soir, ou se contenter d'une soupe ou d'un fruit ou de pain sec.
 5. Pendant le temps de l'avent et le temps du carême, jeûner (sauf les enfants et les adolescents) jusqu'à un jour par semaine, par exemple le vendredi, en s'abstenant de toute nourriture, à l'exception de l'eau, tout en vaquant à son travail.
 6. Considérer les problèmes du tiers-monde dans tout leur sérieux, s'engager en ce domaine, y compris du point de vue financier, en donnant par exemple régulièrement un certain pourcentage de ses revenus (faim dans le monde).
 7. Vivre la convivialité, l'hospitalité ou l'accueil, l'amitié avec les autres, dans les limites de ses moyens.
- Se laisser préparer et affirmer ainsi dans le changement de mentalité, et laisser en particulier devenir vive en soi la conscience de l'injustice et de la famine dans le monde. Les vrais changements sont ceux qui se

338

manifestent dans le quotidien et ceux qui, procurant la joie, sont entrepris joyeusement.

Au plan de la vie publique, du changement de société :

Nous distinguons ici entre des mesures de défense visant à réduire les risques déjà pris avec les centrales nucléaires, et des mesures en vue d'une société autre.

1. Mesures de défense : 1) appuyer la demande de publication du plan d'urgence (ORSEC) prévu en cas d'accident à Fessenheim, afin de remédier à l'impréparation des populations qui seraient immédiatement touchées et - on doit le craindre - aussi à l'insuffisance des moyens envisagés (comme dans le cas d'accident d'un pétrolier en mer - qu'on pense au plan POLMAR -, d'une inefficacité flagrante en Bretagne lors de l'échouement, à onze ans d'intervalle, de deux pétroliers, avec chaque fois des conséquences qui prenaient les dimensions d'une catastrophe pour toute une région) ; 2) demander, comme cela se fait par exemple en Suisse, la construction d'abris anti-atomiques (contre la radioactivité) dans l'espace qui serait directement atteint en cas d'accident maximal ; 3) soutenir la demande d'un moratoire en matière de centrales nucléaires, en particulier à propos de Fessenheim, afin que soient vérifiées, par des instances non gouvernementales et donc indépendantes dans leur jugement, les questions de sécurité des centrales, de leur impact sur l'environnement, de leur coût réel, du stockage des déchets ; 4) soutenir la demande d'organisation d'un référendum sur les centrales nucléaires, dont l'objectif devra être assuré par une instance indépendante du pouvoir et qui veillera à ce que les différentes positions puissent équitablement s'exprimer et le fassent en se situant par rapport à la question de la juste gestion de la terre, compte tenu des limites de celle-ci, du sens de la vie et des générations à naître.

2. Mesures en vue d'une société autre : 1) combattre toutes les formes de publicité qui poussent à la consommation d'énergie sans poser la question de la vérité, c'est-à-dire de la légitimité de cette consommation au regard des ressources limitées de la terre et des vrais besoins de l'être humain ; 2) demander le développement des transports en commun, dans le but de faire passer au second plan l'utilisation de la voiture individuelle et toute l'industrie automobile, consommatrice d'énergie et d'espace ; 3) participer à la vie associative, dans le village, le quartier, la petite et la grande région, lieux de base de la démocratie locale et, partant, de la responsabilité pour une société juste, participative et écologique ; 4) soutenir à tous les niveaux la régionalisation de la vie publique, également au plan économique ; 5) favoriser l'utilisation des sources naturelles inépuisables

339

(énergies douces) solaire, géothermique, sous-produits de la forêt et de la nature, photosynthèse, houille blanche.

Le champ des engagements individuels et communautaires, ecclésiaux est vaste, dans le domaine qui a été abordé dans ce texte. Malheur à des chrétiens et chrétiennes responsables - qui se disent tels - et à une Église, s'ils ne sont pas des témoins et des acteurs, dans la faillibilité de leur conscience et les limites de leurs possibilités, du royaume de Dieu qui veut être attesté et vécu, dès à présent, dans des signes de vérité et d'amour, des signes d'espérance.

Et heureux ceux et celles qui vivent leur responsabilité et loyauté vis-à-vis de l'État - de l'État atomique - en donnant à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire qui, interpellés eux-mêmes par la question de Dieu impliquée dans la question nucléaire, interpellent la société et l'État pour les arracher à leurs démons, au nom du Dieu Créateur, Rédempteur et Sanctificateur.

LA CRISE ÉCOLOGIQUE, UN DÉFI POUR LA PENSÉE, POUR LA FOI ET POUR LA PRAXIS¹

(RET 1989
juin)

Défi pour la foi

La crise écologique est la mise en question d'une foi parcellaire qui est stérile, impuissante dans la crise actuelle.

Elle appelle à une théologie de la création. Par là est entendue une théologie qui ne sépare pas *création et nouvelle création*, protologie et eschatologie. Une théologie qui sépare les deux est une théologie parcellaire. Pour une telle théologie, la création est en arrière, la nouvelle création en avant. Mais le présent est une sorte de *nomansland* théologique.

Nous ferons ici trois séries de remarques concernant l'unité dialectique de la création et de la nouvelle création.

1. La première série de remarques porte sur l'*eucharistie*. Il y a en effet là, dans l'eucharistie, plus qu'une illustration, il y a l'expérience, dans la foi, du rapport entre les deux termes du sujet : création et nouvelle création.

L'expérience de la foi, c'est que, dans, avec et à travers (*in, cum et sub*) le pain et le vin donnés, le Christ crucifié en tant que ressuscité se donne lui-même. D'une manière plus générale, c'est dans, avec et à travers la création présente que se manifeste la nouvelle création.

In, cum et sub, c'est ainsi que Luther balbutie le mystère de la présence eucharistique du Christ.

Le pain et le vin, dans leur donné naturel, renvoient au mystère de la mort et de la vie, qui est fondamentalement celui de la création. Le pain et le vin procèdent d'une mort : le pain est le grain de blé broyé. Le grain de blé lui-même est le fruit d'un grain de blé tombé en terre et qui est mort. Le vin est le raisin pressé... C'est ainsi qu'ils deviennent nourriture, « moyens de vie » (*Lebensmittel*, en allemand). Ils sont une parabole du royaume de Dieu, non simplement dans le sens d'une comparaison, mais dans celui d'une participation. Car la mort et la résurrection au plan

empirique (le « meurs pour devenir », « *Stirb und werde* » de Goethe), aussi bien au plan naturel qu'au plan historique et donc humain, sont en rapport avec la mort et la résurrection du Christ lui-même (voir plus loin, à propos en particulier d'Ap 13, 8). La parabole du pain et du vin donnés est ainsi véritablement « symbolique », au sens vrai de ce mot. Il y a une unité dialectique entre les « signes visibles » et la « grâce invisible », c'est-à-dire, comme pour les deux natures du Christ, une unité à la fois sans confusion et sans séparation.

C'est l'unité dialectique entre la création et la nouvelle création. Celle-ci se donne « dans, avec et à travers » la création présente. Cela apparaît à la foi et à l'Église, dans les expressions qu'elles donnent d'elles-mêmes et donc de leur rapport à Dieu dans la *leitourgia*, la *martyria* et la *diakonia*.

Nous nous contentons ici d'un exemple, qui relève plus particulièrement de la *leitourgia* (sans que les deux autres expressions mentionnées y soient absentes). L'exemple est celui de la vigile pascale, la mère de toutes les célébrations, comme dit saint Augustin. Nous n'évoquons ici que le seul office des lectures de cette célébration, qui se situe dans la nuit sainte du samedi au dimanche de Pâques. La première lecture est celle de Gn 1. Ce récit est lu en cette nuit sainte. On le comprend non simplement comme un récit protologique, mais comme un récit eschatologique. On le comprend à la lumière d'Ap 21 : « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » La lumière de la résurrection « transfigure » pour ainsi dire cette « histoire », ou ce mythe. « Au commencement Dieu créa... » s'entend aussi comme disant : « Au (nouveau) commencement Dieu créera... » Le parfait, en hébreu, peut être un parfait prophétique.

--- Le texte néotestamentaire central de Rm 8, 18 suiv. va aussi dans le sens de la dimension cosmique de la rédemption : la rédemption, qui est l'œuvre du Christ, c'est l'œuvre de la création continuée en vue de son accomplissement eschatologique, à savoir les nouveaux cieux et la nouvelle terre (Es 67, 17 ; 2 P 3, 13 ; Ap 21, 1). Telle est la finalité de la création.

Le Nouveau Testament exprime l'unité dialectique entre la création et la nouvelle création, ou entre la création et la rédemption, en tant que celle-ci est la création continuée en vue de son accomplissement :

a) D'une part en référant le Christ rédempteur au *Logos* ou Fils créateur (Jn 1, 14 ; 1 Co 8, 6 ; Col 1, 15 suiv. ; He 1, 1-3).

b) D'autre part, en affirmant la souffrance de Dieu dans le Fils, dès la fondation du monde (1 P 1, 19 suiv. et surtout Ap 13, 8).

L'affirmation de « l'agneau immolé dès la fondation du monde » rend compte de l'unité de la création et de la rédemption. Elle parle d'une souffrance de Dieu universelle, et elle permet de lier les « ténébres » de la souffrance, non seulement humaine, mais de toute la création à cette

souffrance de Dieu dans son Fils. La croix de *Golgotha* apparaît à partir de là comme la manifestation, dans l'histoire ponctuelle de la personne de Jésus, de la souffrance latente et universelle du Fils de Dieu incarné en lui.

La compréhension donnée de la création, comme combat, n'exclut pas mais, au contraire, inclut la réalité de la chute et donc du péché, autrement dit, de la séparation de l'être humain d'avec lui-même, les autres, la nature et, dans, avec et à travers tout cela, d'avec Dieu. La crise écologique est, à sa manière, une manifestation de cela. Mais le salut opéré par le Christ s'inscrit dans l'optique d'une rédemption cosmique et donc des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. L'orthodoxie orientale a le plus richement gardé vivante cette foi.

DIEU, L'ÊTRE HUMAIN ET LE PROBLÈME DE L'ÉNERGIE¹

Le problème de l'énergie nucléaire n'est pas un problème neutre. Il se pose dans une civilisation qui, elle, n'est pas neutre non plus. L'article dégage les questions spirituelles qui sont impliquées dans le problème de l'énergie ; elles s'imposent comme fondamentales à l'esprit qui est attentif aux impasses de la civilisation actuelle. Si les aspects scientifiques et techniques du problème de l'énergie ont leur importance, ils ne doivent pas occulter les enjeux décisifs qui sont non seulement d'ordre écologique, mais d'ordre anthropologique et politique.

L'Église est concernée

Face aux problèmes du monde actuel et notamment face au problème de l'énergie, dont il est question ici, bien des chrétiens, des pasteurs et aussi des directions d'Église sont passablement désemparés. Dans leur perspective l'Église et la foi sont concernées par la question des fins dernières. L'Église doit se préoccuper du « règne spirituel » mais pas du tout de ce qui précède les fins dernières et qui appartient au « règne terrestre ».

Or, il n'est pas possible d'en rester à une telle opposition. Car les réalités terrestres sont aussi finalement des réalités d'ordre religieux. Pour parler avec Paul, il y a dans le monde terrestre des « puissances » qui sont à l'œuvre. Elles sont bénéfiques aux humains et au monde autant qu'elles sont ordonnées au bien véritable. Nous reconnaissons celui-ci dans la volonté de Dieu, telle qu'elle nous est révélée dans l'Ancienne et la Nouvelle Alliance et de manière centrale en Christ. Quand les puissances ne sont pas soumises à ce bien véritable, ne sont pas soumises à Dieu en tant que Créateur et Rédempteur, elles sont autonomes : leur autonomie se manifeste alors à plus ou moins longue échéance de façon démoniaque, c'est-à-dire destructrice pour l'humanité et pour le monde.

Avec une attitude qui consiste à abandonner le monde à lui-même pour se tourner vers des réalités prétendues spécifiquement religieuses parce qu'on les détacherait complètement des choses d'ici-bas, l'Église ne contredit pas seulement sa propre foi que ce monde est création de Dieu, que le Fils éternel de Dieu est vraiment devenu humain en ce monde et que ce monde aussi doit être transformé par Lui en une création nouvelle

1. Ce texte a été publié dans la revue *Foi et Vie*, n° 5, septembre 1978, p. 3-16.

grâce à l'action du Saint-Esprit, mais elle se rend aussi coupable envers le monde auquel elle ne porte pas témoignage de la seigneurie, c'est-à-dire du jugement et de la promesse du Dieu tri-un. Les « puissances » n'étant pas contestées, prennent alors la place du Tout-Puissant et entraînent l'humanité et le monde, par-delà de grandes réussites momentanées, vers l'abîme.

L'opinion selon laquelle nous nous trouvons en temps de crise, c'est-à-dire à un moment crucial, à un moment décisif, est aujourd'hui largement répandue, mais on en mesure rarement toutes les conséquences, y compris dans l'Église. « L'appareil de l'Église », pour ainsi parler, continue sa marche, continue de passer à côté du monde et néglige ainsi la tâche de l'Église, car la tâche que Dieu assigne à l'Église est d'être, pour Lui, présente au monde. Cette crise atteint jusqu'aux racines mêmes de notre civilisation. On n'en perçoit pourtant pas toute la radicalité, même dans l'Église. Il y a des groupes, pour la plupart en marge de l'Église, mais aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, qui depuis des années déjà ont reconnu et proclamé de manière exemplaire à bien des égards pour l'Église et pour le monde, la gravité de la situation et le changement de mentalité que cette situation exige.

Ces groupes sont ambivalents comme tout ce qui est terrestre. Mais on ne saurait méconnaître que souvent l'esprit de l'Église vit en eux, en ce sens que l'on y travaille à trouver en commun la relation juste entre Dieu, le monde et l'humanité, c'est-à-dire à trouver les valeurs véritables. Certes à l'intérieur de ces groupes l'Église n'apparaît pas dans sa plénitude. Mais apparaît-elle par hasard dans sa plénitude là où l'on ne travaille pas à ces questions fondamentales ? Or partout où la plénitude fait défaut, tant ici que là, peut-on s'étonner que les choses prennent des formes unilatérales c'est-à-dire, aboutissent à des exagérations, aussi bien qu'à des manifestations de faiblesse ?

Si nous nous proposons maintenant en tant qu'« Église » d'aborder une question centrale du monde actuel, ceci n'est valable qu'à trois conditions : 1) ne pas éluder la radicalité de la question, mais y faire face entièrement ; 2) ne pas éluder la radicalité du message biblique et du Dieu trinitaire dont ce message porte témoignage ; 3) être disposé en tant qu'Église à faire pénitence, c'est-à-dire à changer de façon d'être.

L'Église ne peut ni ne doit éviter de se confronter avec les problèmes de l'époque. Pleinement présente au monde elle doit pratiquer le « discernement des esprits », c'est-à-dire, ramener les problèmes à leurs implications, leurs présupposés et leurs aboutissants spirituels et examiner les problèmes à la lumière de la révélation du Dieu trinitaire.